

À tombeau ouvert : *La place du mort*, de Christophe Siébert.

Publié à l'origine dans le numéro 170 du fanzine La Tête En Noir en septembre 2014. Revu, augmenté et transformé en préface à l'occasion de la réédition du roman en juin 2017 chez OVNI Éditeur. Avec en bonus à la suite mon texte figurant sur la quatrième de couverture.

Christophe Siébert, alias Konsstrukt, se présente comme un « prolétaire de la littérature depuis 2007 ». Et sur sa page Facebook, il a accolé à son nom d'utilisateur l'expression « série Z existentielle ». Je sais pas pour vous, mais moi, ces éléments ont plutôt tendance à me le rendre sympathique. Sans compter que j'ai désormais un lourd passif avec le lascar. Quand j'ai découvert sa prose en 2011, ça m'a fait le même effet que quand j'ai vu *Cannibal Holocaust* à quinze ans, puis, quelques années plus tard, Whitehouse en concert. J'ai eu l'intuition qu'il ne serait pas possible d'aller plus loin dans ce registre. On était au bout du bout. Enfin, presque. Parce qu'ensuite j'ai travaillé avec l'auteur. Et ça n'a fait qu'enfoncer le clou (rouillé, le clou). Deux romans publiés chez TRASH (*Nuit noire* et *Paranoïa*), un recueil de poèmes (*Poésie Portable*, chez Gros Textes) et un autre de nouvelles (*Porcherie*, chez Les Crocs Électriques) décoquillés, ça commence à faire du monde. Et si tout roule comme je l'espère, ce n'est pas fini. Autant dire que quand Christophe m'a annoncé qu'il avait trouvé un éditeur pour son roman *La place du mort*, me demandant si je serais partant pour en écrire la préface, je n'ai pas eu besoin de réfléchir longtemps. Surtout quand j'ai appris le nom de l'éditeur. Parce qu'OVNI pour un bouquin pareil, on pouvait difficilement tomber plus juste.

Mais ce livre est aussi un roman noir. Et un sacré morceau de roman noir. Brutal, féroce, radical, impétueux, tout en étant rempli jusqu'à la gueule d'une infinie tendresse et d'une vraie compassion. Car « compassion » signifie « souffrir avec » – et c'est aussi le titre d'une nouvelle de Christophe, ce qui est à peu près tout sauf une coïncidence – or c'est vraiment de ça qu'il s'agit ici. *La place du mort*, c'est l'histoire d'une fuite en avant, et dès le prologue on sait que l'issue sera fatale. Alors on souffre avec Blandine à mesure qu'on découvre son passé fracassé. Et on souffre encore plus quand on réalise que son présent est empreint d'une beauté si fragile qu'il ne peut offrir aucune perspective d'avenir. Oui, j'ai bien écrit « beauté fragile », tandis que certains ne verront là que violence extrême, pornographie déviante et nihilisme martelé. Comme si ces trois notions devaient nécessairement exclure la beauté. Comme si un portrait de femme devait coûte que coûte être peint en rose pastel. Comme si le concept du féminisme avait pu s'imposer sans jamais s'être fait... violence.

Voilà pourquoi Blandine n'hésite pas à se servir de son corps comme d'une arme. C'est elle qui mène la danse, et qui impose son « Sex, drugs and Electronic Body Music ». Car elle écoute Front 242, et les amateurs – dont je suis – apprécieront la totale cohérence de ce choix. Les mots de Christophe Siébert, coupants et précis comme des rasoirs, remplacent ceux du chanteur Jean-Luc De Meyer pour glisser sur les BPM millimétrés et les samples crypto-politiques du quatuor belge. Et si cette fusion froide constitue la bande-son idéale d'une odyssée tragique aux allures de danse macabre, c'est justement parce qu'elle trouve un personnage capable de faire corps avec elle. À musique « virile », femme forte. « Les vrais durs ne dansent pas », écrivait Norman Mailer. Et pourtant Blandine danse. Et elle joue. Avec le feu, tant qu'à faire. Elle se brûle le bout des seins avec des cigarettes pour mieux se sentir vivante. Elle aime Sammy, qui s'est fait ramasser par les flics. Sammy qui comme elle en a vu – et senti – de dures. Elle ferait n'importe quoi pour le libérer. *Vraiment* n'importe quoi. Elle recontacte donc son frère, aventurier, ami et... amant. Leurs retrouvailles seront l'occasion de franchir toutes les limites. Au diable codes sociaux et autres normes morales. Au diable les artifices, et vive le feu. La liberté a un prix, et Blandine est prête à le payer comptant.

La place du mort, c'est ce qui pourrait ressortir d'une collision entre *La balade sauvage*, de Terrence Malick, et le documentaire consacré aux Sex Pistols *L'obscénité et la fureur*. Comme si Konsstrukt avait réussi à organiser une impossible rencontre entre Virginie Despentes et le regretté Jean-Patrick Manchette. Comme s'il ne s'était pas contenté de prendre une part – active, forcément – à leur conversation, mais les avait accompagnés jusqu'au bout de la nuit dans une ultime virée furieuse. Alors, engagé ou dé engagé, *La place du mort* ? Les deux, mon capitaine. Et enragé, surtout. Enragé sans relâche,

sans pitié et sans remords. Enragé comme l'était le terrible brûlot de Pierre Pelot, *Le sourire des crabes* (publié en 1977, ça ne s'invente pas), à la trame un peu similaire, auquel ce roman frénétique donne un écho strident pour mieux enfoncer le clou dans les paumes du lecteur crucifié. On vous a dit que les derniers Punks étaient morts ? On vous a menti. Il reste Christophe Siébert.

Bien sûr, vous avez le droit de ne pas adhérer à ce genre d'univers. Mais avant de dire ça, confrontez-vous à lui. Balancez vos veaux, vaches, cochons, couvées à la poubelle, brûlez vos œillères et sortez de votre pré carré. Allez prendre un bol de radicalité. Venez faire un tour avec Blandine et Sammy. Certes, ça risque d'être assez inconfortable, mais qui aurait envie d'un road-trip à cinquante à l'heure ? La vie, cette chienne, ne vaut que pour ses expériences interdites. Le reste, du sac. Et avec *La place du mort*, je vous garantis des moments de lecture vraiment spéciaux. Imaginez que vous puissiez extraire de votre cerveau et de votre cœur vos idées et vos sentiments. Quand vous aurez procédé, balancez-les dans une machine à laver. Puis, si vous êtes toujours là (et les vrais aventuriers seront toujours là), mettez le tout dans uneessoreuse. À la sortie vous aurez envie de crier « pitié » et « merci » en même temps. Vous allez voir, ça fait bizarre mais c'est bon. Comme il est bon de constater qu'il reste encore en France des éditeurs qui osent. Alors mangez pendant que c'est chaud.

De nos jours. Dans le noir.

L'important, ce n'est pas où on va. Parce que, quoiqu'il advienne, on ne va nulle part. L'important, c'est comment on y va. Et ce qu'il advient pendant ce temps-là, justement. Mais La place du mort, ce n'est pas « Après nous, le déluge ». Ce n'est pas l'eau tiède de la démission passive. C'est la cigarette du condamné. Celle qu'on brûle par les deux bouts.

Aux grands maux, les grands remèdes. Tant pis si le remède s'avère pire que le mal. Tant pis s'il a goût d'essence, dès lors qu'il reste une allumette pour cracher du feu. La place du mort, c'est quand les victimes décident de se faire juges, jurés et bourreaux. Et quand la charité bien désordonnée commence par soi-même, elle se transforme en arme de destruction massive.

Mais ne croyez pas qu'il ne s'agit que de littérature. Ce serait à la fois trop facile et faux. Parce que la littérature façon Christophe Siébert, ce n'est jamais « que » de la littérature.

Oubliez Bonnie and Clyde. Oubliez Sid and Nancy.

Voici vos nouveaux amis. Ils s'appellent Blandine et Sammy.

Vous n'allez pas en revenir. Aux sens propre, sale et figuré.